



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

23 | 2016

Varia

Jacques LE GOFF, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*

Carlamaria Lucci



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5703>

DOI : [10.4000/anabases.5703](https://doi.org/10.4000/anabases.5703)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2016

Pagination : 321-323

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Carlamaria Lucci, « Jacques LE GOFF, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?* », *Anabases* [En ligne], 23 | 2016, mis en ligne le 02 mai 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5703> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.5703>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Jacques LE GOFF, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*

Carlamaria Lucci

RÉFÉRENCE

Jacques LE GOFF, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*
Paris, Le Seuil, La Librairie du XXI^e siècle,
2014, 224 p.
18 euros / ISBN 978-02-110605-3

- 1 À partir du recueil d'essais *Pour un autre Moyen Âge* (1977) jusqu'à ce livre, le dernier paru avant sa mort, Jacques Le Goff s'est imposé comme le fondateur d'une anthropologie historique de l'Occident Médiéval. Par son œuvre, la direction des *Annales* et de volumes collectifs, il a contribué à renouveler tant les objets de l'histoire que le statut de la discipline. Dans *Histoire et mémoire* (Paris, 1988), recueil d'articles parus pour la première fois en italien dans l'*Enciclopedia Einaudi* (1977-1982), les interprétations historiographiques lui apparaissaient déjà dans toute leur densité. Il les considérait susceptibles de donner des renseignements non seulement sur leur contenu (le passé tel qu'identifié par les historiens), mais aussi sur le lien entre celui-ci et une *représentation* du passé partagée par une époque (mémoire). Il évoquait (p. 186-188) les pages célèbres de M. Bloch sur l'histoire comme science des relations entre le passé et le présent, susceptibles d'être reconstruites par une méthode *prudemment régressive* (*Apologie pour l'histoire*, Paris, 1949, p. 11-16).
- 2 La conscience que tout questionnement sur le passé relève du présent parcourt ce dernier livre. L'auteur s'interroge sur la légitimité de continuer à *découper l'histoire en tranches* à une époque marquée par la mondialisation des histoires. Sa réponse est affirmative dans la mesure où la périodisation s'avère un outil fondamental de l'historiographie scientifique, telle qu'elle s'est constituée en Occident entre le XVIII^e et le XX^e siècle. Il invite néanmoins à réfléchir au fait qu'elle relève d'interprétations

sujettes à l'exigence des civilisations de maîtriser le temps, de le réifier et de le trancher (p. 11-16, 187-191). Il montre notamment comment s'est constituée la périodisation traditionnelle opposant un Moyen Âge obscur à une Renaissance des lumières qui marquerait le début des temps modernes.

- 3 L'auteur met ici en pratique le programme énoncé dans *Histoire et mémoire* et, plus tard, dans *l'Occident médiéval et le temps* (1999) : il allie la recherche sur la longue durée (héritage de F. Braudel) à l'historiographie et à l'histoire de la culture, jusqu'à intégrer la question de la mémoire collective du passé, que M. Halbwachs avait posée le premier aux sciences sociales. Il montre que la notion de *Media Ætas*, se référant à la période autour de l'an mil, n'a été forgée qu'aux XIV^e-XV^e siècles par les érudits florentins. Ceux-ci se percevaient, depuis Pétrarque, comme les protagonistes d'une renaissance (*rinascita*) des lettres et des arts réactualisant les origines gréco-latines. Une véritable opposition entre les notions de Moyen Âge et de Renaissance (*Rinascimento*), ainsi que l'accent mis sur la spécificité *italienne* de celle-ci, n'apparaissent néanmoins qu'au XIX^e siècle dans l'historiographie académique (Michelet, Burkhardt). Le Goff suit la vitalité de ce point de vue chez les contemporains (Kristeller, Garin, Panofsky...) et le confronte à celui de Bloch et de l'école des *Annales* revalorisant le Moyen Âge comme un vecteur de civilisation.
- 4 La proposition avancée dans les trois derniers chapitres (abandonner une périodisation stricte Moyen Âge-Renaissance) est un corollaire de la thèse soutenue dans l'ensemble de ses travaux : celle d'un long Moyen Âge dépassant les limites chronologiques traditionnelles pour s'étaler de l'Antiquité tardive au seuil de la révolution industrielle (XVIII^e s.). Ce n'est qu'à ce moment que l'auteur, s'appuyant sur les recherches de Braudel (*Civilisation matérielle et capitalisme*, 1967), identifie une rupture transversale à la civilisation européenne, compatible avec les débuts de la modernité, telle que nous l'entendons aujourd'hui. En revanche, aucun des changements survenus au XVI^e siècle (essor du rationalisme humaniste, découverte de l'Amérique, réforme protestante) ne justifierait une telle hypothèse. Si le christianisme reste le substrat commun au Moyen Âge et à la Renaissance, la particularité italienne dans les arts et dans la civilisation, ainsi que la construction d'une rationalité philosophique (sous la forme de la scolastique) se retrouvent déjà à une époque que l'on qualifie couramment de médiévale.
- 5 Le Goff atteint ici l'aboutissement de son œuvre. Déjà dans la *Préface à Pour un autre Moyen Âge*, des pratiques et des croyances propres à l'époque contemporaine ne lui paraissaient compréhensibles que par un regard en arrière remontant au Moyen Âge par ruptures et par continuités. S'inspirant du Mauss des *Techniques du corps* (1934), il visait à détecter la préhistoire cachée, souvent inconsciente ou refoulée, du présent. La véritable nouveauté, dans ce volume, est le fait que l'objet de l'enquête finit par s'identifier avec les antécédents de la périodisation historiographique. L'auteur s'interroge sur le poids que certaines représentations du temps, nées au Moyen Âge, ont pu avoir sur celles que les intellectuels ont élaborées à travers les siècles. Il insiste sur le fait qu'on trouve une notion de *renovatio* (renouveau) dans l'œuvre des érudits bien avant Pétrarque, pendant l'essor urbain des XII^e-XIII^e siècles, et qu'une notion de modernité est attestée dès l'époque carolingienne. Au fil du temps, celle-ci était perçue soit comme un retour aux origines gréco-romaines (dans la future perspective des humanistes), soit comme une prise de distance (querelle des Anciens et des Modernes).

- 6 À la fin de l'exkursus, le lecteur est amené à une autre vision du Moyen Âge : sillonné de renaissances multiples, ce dernier est récupéré par l'historiographie comme un tremplin des formes de la pensée historique qui se sont développées après le XVIII^e siècle. C'est un apport fondamental, qui ouvre la réflexion du côté des antiquisants : citant F. Hartog, l'auteur souligne l'importance des héritages grec et judéo-chrétien pour les représentations du temps relevées au Moyen Âge. On remarquera la convergence avec les questions posées par A. Momigliano dans ses travaux sur l'histoire des études classiques, dont Le Goff reprend à son compte les résultats. Dans *Histoire et mémoire* (p. 122-123, 185), il citait les réflexions d'I. Meyerson sur le temps comme fonction psychologique, ainsi que les applications à la Grèce ancienne de J.-P. Vernant et de L. Gernet. Les deux courants d'études ont trouvé aujourd'hui une synthèse dans l'anthropologie historique de R. Di Donato. Axées sur la notion de *diacronie di civiltà*, ses recherches sur l'épopée homérique ont renouvelé la vision des âges obscurs de la Grèce précédant l'avènement de la cité et, par là, la vision de la cité elle-même. Ces résultats rendent évident à quel point la réflexion sur le problème du temps dans l'Antiquité est encore ouverte et à quel point elle peut interpeller les historiens dans la perspective d'une historiographie totale.
-

AUTEURS

CARLAMARIA LUCCI

Laboratorio di Antropologia del Mondo Antico, Università di Pisa
carlamarialucci@interfree.it